



ACF en CAPA

L'ATELIER DE LECTURE

« L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique »

Séance du 25 mai 2021

Le salut par les déchets : de l'artiste au psychanalyste

Elever l'objet à la dignité de la chose ?¹

Catherine Stef

Ce « *La mémoire serait représentée par les différences de frayage* » (Freud dans l'Esquisse²). Lacan reprend la formule à son compte pour définir en quoi réside l'efficace de la fonction du signifiant, comme non pas liée à son sens ou à sa signification, mais **à sa pure différence** d'avec tous les autres : « *Ce qui distingue le signifiant, c'est seulement d'être ce que tous les autres ne sont pas* »³. La Chose est la part inassimilable par le symbolique, et qui paradoxalement pousse vers la parole.

« *Elever l'objet à la dignité de La Chose* », peut se concevoir par le biais de l'artiste et de son œuvre où il est question de tenter l'impossible, et découvrir quand même un moyen de représenter l'irreprésentable, de figurer La Chose.

Aujourd'hui c'est ce que j'ai envie d'interroger avec vous pour l'Atelier, au moyen de quelques paroles qui sont effet de ça, paroles d'artistes, et ces paroles de PBP qui nous ont interpellés, défiés lors de J50.

Lacan nous dit, que La Chose « *sera toujours représentée par un vide, précisément en ceci qu'elle ne peut pas être représentée par autre chose – ou plus exactement, qu'elle ne peut qu'être représentée par autre chose [...]. Tout art se caractérise par un certain mode d'organisation autour de ce vide* »⁴. La sublimation avec Lacan n'est alors que détour de représentation qui finalement renvoie au vide.

L'élévation d'un objet à la dignité de la Chose ne suppose pas un accès à la jouissance réelle – qui ne peut être que mortelle – mais un traitement de son excès ingouvernable. Cela implique, **et** un certain franchissement, **et** une certaine satisfaction. Dans la formule de la sublimation, la jouissance, qui est du côté de la Chose, n'est pas prise au niveau de l'expérience de satisfaction réelle mais plutôt en tenant compte que cette satisfaction, en tant qu'excès de jouissance, est irreprésentable.⁵

Pour Lacan, il y a trois termes de sublimation, l'art, la religion et la science, qui sont rapprochés de trois structures cliniques. Le rapport de ces trois termes au vide se répartit :

¹ G. Amiel, Elever l'objet à la dignité de la Chose, 2018, in Clinique Psychanalytique

² Freud L'Esquisse

³ Lacan, Séminaire L'Identification, 29 novembre 1961

⁴ Lacan Séminaire L'Éthique p.155

⁵ Viviana M Saint Cyr, Recherches psychanalytiques, 2012

- En sublimation *artistique*, qui se rapproche de l'*hystérie*, organise la Chose et s'organise autour d'un vide refoulé,
- Sublimation *religieuse*, qui se rapproche de la *névrose obsessionnelle*, évite un vide déplacé,
- Et sublimation *scientifique* rapportée à la paranoïa, où on a l'*incroyance* au vide forços.⁶

Le salut par les déchets

Dans ce texte, publié dans *Mental 24* en 2010⁷, JAM revient sur l'expérience du CPCT, phase 1 et phase 2. Et sur les limites de *l'utilité publique de la psychanalyse*, c'est-à-dire les conditions de son application, afin de rester dans le discours de l'analyste et de ne pas passer au discours du maître.

Il fait pour cela retour sur *la sublimation, la problématique jouissance de l'Autre*, et sur *ce qui, de la jouissance, reste insocialisable*.

Avec ce titre, JAM cite Paul Valéry, qui définit le mouvement surréaliste par cette expression. *Très juste de le dire à propos d'André Breton, dit JAM, plus juste encore de le dire à propos de Freud. Freud qui a donné un statut une fonction aux déchets de la vie psychique que sont le rêve, le lapsus, l'acte manqué, et au-delà, le symptôme.*

Jusqu'alors, on n'avait cherché le salut que par les idéaux.

Les déchets et la sublimation

Le déchet c'est ce qui tombe, qui est rejeté, ce qu'on évacue, alors que par ailleurs on s'élève, on resplendit : la gloire par la forme d'un côté, l'informe du déchet de l'autre, qui n'est que pièce détachée de la totalité.

La sublimation donc, est aspiration vers l'idéal, esthétisation du déchet. Je cite JAM : *ce qu'on appelle sublimation effectue une socialisation de la jouissance, qui se trouve intégrée au lien social, au circuit des échanges. Elle est mise au travail dans le discours de l'Autre et pour sa jouissance ;*

Et Miller précise, *à la condition de produire un objet qui puisse être élevé à la dignité de la Chose. Ce que fait l'artiste, avec ses créations, mais ce qui n'est pas produit par le coût : le coût n'est pas en lui-même un acte, et ne fonde comme tel aucun lien social. La reproduction ne socialise qu'en regard à la reproduction, et la question concerne à ce moment-là l'enfant qui peut être comme objet élevé à la dignité de la Chose.*

Problématique jouissance de l'Autre : et paranoïisation du lien social

Quand l'Autre s'incarne sous les espèces problématiques d'un autre corps..... Ou quand l'Autre désigne le corps social, il arrive que l'on puisse percevoir que l'Autre jouit de moi. Il y a une paranoïisation ordinaire, du lien social. La personnalité comme telle est paranoïaque. L'Autre social est toujours un Autre méchant qui veut jouir de moi.

La paranoïa est consubstantielle au lien social.

« La paranoïa est présente et active dès le stade du miroir, matrice de l'imaginaire. La moindre chaîne signifiante, le signifiant plus élémentaire, obscur oracle symbolique, véhicule cette paranoïa, et on peut dire que cette paranoïa motive aussi bien toute défense contre le réel. »

La « paranoïa tempérée », c'est la paranoïa qui stabilise.

La « paranoïa dirigée », c'est l'expression utilisée par Lacan pour désigner la cure analytique.

⁶ Lacan, J. L'éthique de la psychanalyse. p. 153-157

⁷ JAM, Le salut par les déchets, Mental N°24, 2010

Mais dans la cure, il ne s'agit pas seulement d'obtenir une identification signifiante du sujet, son inscription sous un signifiant-maître. Il s'agit d'une identification de jouissance au lieu de l'Autre. Il s'agit de détacher de la jouissance une parcelle qui puisse faire objet, et d'abord objet d'une narration, qui puisse tenir lieu de fantasme.

Ce qui de la jouissance reste insocialisable

Le texte de Miller est publié dans le numéro Mental consacré à la désinsertion. Il s'agit d'examiner ce que peut permettre la rencontre avec la psychanalyse pour un sujet désinséré, dans le dispositif du CPCT notamment. Il ne s'agit pas de réinsertion : ni le sujet ni le psychanalyste n'ont à *s'insérer*. Il s'agit *d'identifier une parcelle de jouissance qui puisse faire objet, et objet d'une narration, qui puisse tenir lieu de fantasme.*

*Le discours du maître procède par identification signifiante exclusivement, et c'est par là qu'il interdit le fantasme. L'analyste n'a pas à s'insérer dans le lien social que prescrit le discours du maître. Le traitement gratuit et à durée limitée ne se justifie que s'il introduit à l'expérience psychanalytique, que s'il introduit à ce lien social spécifique qui se tisse autour de **l'analyste comme déchet représentant ce qui, de la jouissance, reste insocialisable.***

Parce qu'il interdit le fantasme, le discours du maître croit à la santé mentale. Cet idéal est interdit à l'analyste qui offre une voie inédite plus précaire et pourtant plus sûre : le salut par les déchets.

Alors 10 ans plus tard, ce texte résonne avec les différentes épidémies auxquelles nous avons à faire, notamment celle dite de **dysphorie de genre**, qui s'origine de l'essor des mouvements LGBTQIA... points de suspension, et qui interroge l'identité sexuelle, mais aussi forcément ce qui de la jouissance reste, insocialisable. **Question d'identité, ou question de jouissance insocialisable**? Qu'est-ce que la PA peut en dire, au titre de lire les phénomènes sociaux qui surgissent dans la civilisation, tout autant qu'au titre d'accueillir éventuellement au singulier, des sujets que ces questions concernent.

LGBTQIA... points de suspension, il est question avec les points de suspension, du rejet des limites de la castration, et le sigle, sous sa forme d'une succession des lettres potentiellement infinie, évoque de ce point de vue le reflet de l'impossible écriture du rapport sexuel.

Rejet des limites de la castration et rejet pour certains de toute forme de binarisme, pour les tenants du fluide gender, mais restauration du binarisme pour les trans, (F to M ou M to F), et les pour les cis.

Depuis le répartitoire du tableau de la sexualité, nous nous repérons dans l'orientation lacanienne à partir d'un nouveau binarisme, qui répartit les jouissances, entre les sujets qui se rangent du côté du pas-tout, et ceux qui se rangent du côté du pour tout x...

Y-a-t-il rupture épistémologique ? JAM distingue le Trans et le transsexuel : « le T, lui, fait tache **puisque chez le transsexuel, il ne s'agit pas d'une pratique sexuelle, mais d'un changement d'identité sexuelle** » (p.12)

Identité, jouissance, création

Paul B. Preciado milite pour l'abolition de la différence. Il estime **avoir une révolution à mener** : abolir la différence en tant qu'elle contient la possibilité du pouvoir : abolition du patriarcat, abolition de la masculinité, in fine l'abolition de la différence sexuelle, en tant qu'assignation : pour une identité choisie.

Nous constatons que le NP s'est pluralisé. Dans le même temps, le maître a instauré un pouvoir sans père, qui repose sur le contrôle des jouissances (mariage de la science et du capitalisme). Le pouvoir ne relève plus du père, mais du maître, du signifiant qui structure les discours courants, façonne les us et coutumes, organise le lien social, et représente le sujet pour un autre signifiant, c'est-à-dire à l'occasion assigne le sujet sous un signifiant maître. Le signifiant fixe une part de jouissance, sous la domination de l'impératif contemporain : jouis. Un autre part échappe à cette domination et n'entre pas dans la ronde des discours courants. La disjonction entre savoir et pouvoir résonne différemment selon les deux modes de jouissance tels qu'ils sont répartis sur le tableau de la sexualité.

L'abolition de la différence pour PBP relève de l'idéal, et concerne l'identité, pas sans le corps. Dans la mesure où le corps est considéré par PBP comme l'espace politique par excellence : *le corps est la chose la plus politique et la plus publique qui soit. Mon corps trans est une maison vide, un appartement qui ne m'appartient pas.*

Alors bien sûr le signifiant vide m'a arrêtée : s'agit-il **d'organiser le vide, de le déplacer**, ou **de le nier** en tant qu'inaccessible et irreprésentable ?

Écoutons PBP⁸, (entretien sur FC, 2019, quelques extrait.

J'ai accepté de faire ces chroniques, parce que je me suis rendu compte qu'on était dans un moment politique différent... Que tout d'un coup, il fallait prendre la parole autrement, trouver un langage différent, parce que cette parole extrêmement raciste, homophobe et transphobe était en train de devenir une parole institutionnelle.

*Ça faisait longtemps que j'étais critique par rapport au langage universitaire... forme néolibérale... conventions linguistiques... Pour moi, la tâche de la philosophie c'est **l'invention d'un langage.***

*La critique du viol, c'est la critique du patriarcat... Ce qui permet de maintenir le patriarcat c'est la masculinité... La masculinité a le monopole des techniques de violence... Elle fait la solidité de l'hétérosexualité comme régime politique. La question est de savoir comment apprendre collectivement à désirer autrement. Est-ce qu'on est prêt à désirer la liberté ? La révolution féministe est absolument nécessaire car **il faut un mouvement de désidentification à l'intérieur de la masculinité.** C'est la thèse de PBP*

« La psychanalyse est face à un choix historique sans précédent : soit elle continue à travailler avec l'ancienne épistémologie de la différence sexuelle et légitime de facto le régime patriarco-colonial qui la soutient, devenant ainsi responsable des violences qu'elle produit, soit elle s'ouvre à un processus de critique politique de ses discours et de ses pratiques ».⁹ (Intervention aux J50)

Je vois pour ma part dans cette perspective militante quelque chose de **l'exaltation du créateur** précipité dans l'action par la possibilité offerte par la science de réaliser sa vision son projet révolutionnaires.

On peut y voir un nouveau binarisme entre un **homme augmenté par la science et l'homme préscientifique** : nouvelle utopie d'un homme sans différence, d'un homme auquel rien ne manque, d'un homme égal à lui-même, opposé au sujet divisé, au corps parlant. D'un homme

⁸ Preciado PB, entretien sur FC par Marie Richeux, mai 2019.

⁹ PBP, intervention aux J50

modifié, un dernier homme, un homme de l'utopie, un homme créé par la science, une sorte de robot plutôt qu'un homme libre : dans la mesure où la liberté est liberté de choisir plutôt qu'affranchissement de la nécessité du choix.

La nouvelle opposition binaire se jouerait alors avec d'un côté le sujet divisé, *classique*, préscientifique, normal/norme-mâle, qui conçoit son salut par les déchets, et qui consent à la nécessité du choix. Et de l'autre le nouvel homme qui a abolit la différence, et réalise le rapport sexuel : corps augmenté par la technoscience, cad *au-delà de la castration comme possible*.

Loin du binaire homme / femme qui neutralise les autres différences, et rend inaccessibles les corps parlants dans la contingence et la non universalité de leur organisation. Le côté dit féminin mis en évidence par Lacan est une tentative de rendre accessible ce qui ne l'est pas côté hom, régi par le régime de l'un de l'exception et du tout de l'universel. Côté féminin, la différence sexuelle y devient totalement « asymétrique ». Le féminin n'est pensable que si on exclut toute idée de complémentarité, d'inclusion ou même de contradiction. La différence sexuelle ne peut se formuler que dans le champ de l'identification et du fantasme. Être genré n'est possible que du côté de la logique du tout et de l'exception phallique. « L'homme, le mâle, le viril [...] est une création de discours »¹⁰.

Au fond la question est : la science, et les LGBTQIA+ peuvent-ils venir à bout de ce binarisme-là ?

LGBTQIA+... se revendique comme un mouvement politique, pas comme un mouvement artistique.

Du côté de l'art

Entre 1915 et 1923, Marcel Duchamp crée le grand verre : la mariée mise à nu par ses célibataires, même. (Texte d'un article récent de Marga Auré)



¹⁰ Lacan, Sem XVII L'envers, p. 62

Composée de deux parties égales, séparées par le vêtement transparent de la mariée, sa partie supérieure féminine dont la Mariée flotte dans une Voie Lactée en forme de papillon de nuit. La partie inférieure mâle est composée de neuf « moules mâliques » qui représentent les prototypes de mâles célibataires (chasseur, gendarme, livreur, prêtre...) gonflés d'un gaz nommé désirant s'assemblant mécaniquement selon les fonctionnalités : ciseaux, broyeuse de chocolat, cravate, moulin d'eau... Cet ingénieux artifice est animé d'un mouvement de va-et-vient face à des sortes de miroirs, témoins oculaires de la scène. Cette mécanique servirait à propulser la semence à l'étage supérieur féminin. Le grand Verre est la mise à nu, strip-tease de la vierge arrivée au terme de son magnéto-désir, par ses célibataires. Elle devient La Mariée, puissance timide qui explose et s'épanouit.¹¹

Bien que conceptuelle, cette œuvre s'ancre dans le vivant car c'est une étude du fondement de la sexualité dans l'apparente différence entre le désir masculin et féminin. Duchamp tente de faire une analyse à la fois juste et critique de la façon dont le désir de chaque genre se construit par l'intermédiaire de ce que la société en a décidé. Si les deux formes de désir sont bien identiques au départ, l'on voit évidemment que le désir du masculin est moins mesuré justement parce que moins retenu, là où le féminin doit ruser pour contenir. Le désir est toujours une simple mécanique mais les mœurs y superposent une signification qui le rend complexe à appréhender une fois que les deux figures désirantes sont définies de manières si éloignées l'une de l'autre. L'œuvre semble alors être tournée en faveur de la libération du désir féminin qui gagnerait à ne plus être pendue par sa famille et convoitée par des coquilles vides. Qui est quelque chose que Duchamp a peut-être expérimenté lui-même lors d'un de ses nombreux travestissement en Rose Sélavy. Donc malgré sa difficulté de lecture, La Mariée mise à nue par ses célibataires même, est une œuvre universelle traitant en partie d'amour mais surtout de désir.¹²

Mireille Porte, dite ORLAN, utilisait son corps comme matière première de son œuvre, dans un acte d'une grande liberté, en tant qu'artiste : peinture sculpture photographies, vidéo.

Dès les années 70 elle interrogeait le statut du corps et les pressions politiques religieuses et sociales qui s'y inscrivent. Son travail dénonce la violence faite aux femmes. Elle fait de son corps l'instrument privilégié où dit-elle, se joue notre rapport à l'altérité. Elle fait de son corps un lieu de débat public. Et elle utilise les moyens de la technologie et de la biotechnologie pour transformer et exposer son corps au débat.

Son autobiographie, qu'elle écrit pendant le confinement, devait paraître chez Gallimard en mai 2021.

Fred Deux et Bernard Noël ont signé ensemble: *La chair du double*

Ce livre est un double parcours, un parcours fait de deux pas, de deux voix, de deux traits. Celui de l'artiste et celui de l'écrivain suivant le parcours de l'artiste: nouage inventé de réel d'imaginaire et de symbolique pour les deux. Evoquant Fred Deux, Bernard Noël écrit : « **Chemin faisant, (tout au long de ces milliers de dessins), il y a la confirmation d'un sentiment général,**

¹¹ Marga Auré, *Diane et la mariée mise à nu par ses célibataires*, même, Hebdo Blog 143, 2 septembre 2018

¹² Grégoire Von Muckensturm, *Marcel Duchamp et la mariée mise à nu par ses célibataires, même*, Un philosophe, février 2020

qui donne la priorité à un imaginaire anatomique heureusement dépourvu de toute science anatomique». ¹³

« Les fins de nuit m'entraînent dans les ruelles. Les pierres des maisons bougent, les portes s'ouvrent dans l'allégresse et les serrures se gonflent pour laisser entrer mes doigts. Des restes sont rongés par des chiens. Une jeune femme assise sur les marches d'une maison vide attend qu'un dard s'enfonce dans le ventre de la ville muette, et la libère. Le partage n'aura lieu qu'en esprit... Entrant dans les détails je ponctue, à la façon des aveugles, dans une suite de touchers, les mots qui flottent. Je viens de retrouver une blessure qui bouge avec le temps... le dessin tue l'écriture. Le dessin creuse l'écriture. Chairs unies, c'est de dévoration qu'elles subsistent. L'un et l'autre tirent vers le fond. L'écriture tuée, le dessin perdu... Je me suis assis à ma table comme à celle de la brasserie, et j'ai saisi le crayon comme j'avais saisi le verre... J'ai remercié une servante transparente et j'ai regardé l'espace dans la feuille ». ¹⁴

« Cœur de bœuf: je commence ce dessin... je commence un dessin sur deux feuilles réunies au dos par un long ruban transparent. J'ai cru que l'outil que l'homme tient, que l'outil tenu par l'homme était une sorte de clef, et qu'il devait chercher la serrure. J'ai espéré enfoncer ma clef et la tourner. Une clef de dessin qui ouvrirait... J'aperçois un trou dans un lieu du dessin, j'arrête le crayon clef devant, dessus, et en me concentrant, je pousse seulement le crayon vers le trou. Dans le trou j'entre lentement comme dans la maison de ma famille perdue, faisant l'amour dans le pêne, tournant le crayon » ¹⁵

Avec nos deux antennes, **l'artiste précède le psychanalyste, et l'inconscient c'est la politique**, il est difficile de loger le discours LGBTQIA+... Et pourtant nous sommes en 2021, l'année Trans. JAM ouvre ce chantier, donc nous lui emboîtons le pas. Il faut sans doute distinguer pour ce faire le mouvement trans, et les sujets qui sont un par un pris dans ce mouvement. Certains sont artistes, d'autres sont idéalistes passionnés peut-être, d'autres sont aux prises avec un trouble subjectif qui se cherche une issue, certains se rangent dans le discours de l'hystérique, etc.

Nous sommes des êtres de langage, pas moyen de sortir du binarisme ! Ou en tout cas du binarisme langagier ! Le propre au langage est lié à la discontinuité du signifiant, S1-S2, la logique du signifiant est binaire. Par ailleurs, cela laisse toujours une béance, car tout ne peut pas se dire, il y a un non-rapport entre la jouissance du corps et le langage. Je suis « non-binaire » ? Mais alors un nouveau binarisme surgit : d'un côté, les « non-binaires », et de l'autre, les « binaires », avec la ségrégation qui peut en être l'effet. Car ce n'est pas parce que les minorités sont « incluses » – ce qui est souhaitable – que la ségrégation en est pour autant éliminée. ¹⁶

L'Autre n'existe pas, et c'est une chance. Puisque cela permet à chacun de nous d'inventer l'Autre qui lui convient. Chacun avec ses moyens : qui la cure analytique, qui une pratique artistique, qui sa trouvaille singulière, qu'il soit homme femme, LGBTQIA + ou autre.

¹³ Bernard Noël, *Fred Deux, La chair du double*, Cercle d'art, 1997, p.18

¹⁴ Fred Deux, *La chair du double*, Cercle d'Art 1997, p. 47

¹⁵ Id, p. 61

¹⁶ Flavia Hoffstetter, *Sortir du binarisme ?*

Et de tenter, à partir de là, à partir *d'une parcelle de jouissance qui a pu être identifiée en ce lieu de l'Autre*, à partir aussi de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, de nouer éventuellement un lien social supportable. Pour ne pas se suffire de son UN-tout-seul, corps et sujet confinés dans leur bulle.

JAM dit que peut-être ce mot pourra servir, *Schwärmerei*: le mot est kantien. *C'est un intraduisible. Il est diversement rendu en français : enthousiasme ou exaltation de l'esprit, fanatisme, divagation, extravagance, illuminisme.* Redescendons sur terre.

Autour de la pensée de Judith Butler

Jean-François Reix

Ce qui a été nommé *La théorie du partenaire*, et qui correspond aux dernières leçons du Cours de JAM de *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques*, m'a offert un cadre pour penser notre actualité.

Non pas que les dernières leçon de JAM seraient les plus appropriées à penser cette actualité, mais, alors que je me penchais sur cette théorie du partenaire et qu'en parallèle Miller¹⁷ mettait au premier plan l'essai d'Éric Marty *Le sexe des modernes*, qui retrace les linéaments de la pensée de J. Butler, je trouvais ça et là des résonances qui pour le coup m'ont semblé éclairantes.

En effet, dans ses dernières leçons qui s'étalent de mars à juin 97, nous assistons au travail de mise en forme par JAM de ce qu'il nomme « le partenaire » présent au sein d'une relation entre deux êtres.

D'un côté, nous avons donc le cadre conceptuel qui est le nôtre pour penser la relation entre êtres humains, et plus particulièrement la relation amoureuse, que JAM précise pour nous dans ces leçons de 1997, et puis d'un autre côté, nous avons la pointe émergée de l'iceberg du *genre* attrapé à partir de cet apport critique dû à E. Marty.

Le fil que j'ai suivi touche à des points qui m'ont posés questions. **Comment pouvons-nous penser le cadre théorique de la *Théorie du genre*, et de son trouble à partir du notre ?**

Des êtres de langage

Commençons par ce premier constat qui est un point d'accord. Pour J. Butler, comme pour nous, nous sommes des êtres de langage. En revanche, les conséquences ne sont pas les mêmes.

La théorie du sujet est liée au Dieu des philosophes, soit un Autre qui se tait et laisse en paix.

En 97 JAM rappelle, alors qu'il « était philosophe¹⁸ » 30 ans plus tôt, comment Lacan l'avait invité à produire une « théorie du sujet » à partir de Descartes entre autres, pour pouvoir dialoguer avec

17 cf. LQ 927 du 21 mars 2021.

18 p.6 QUARTO 77 Numérique.

les philosophes¹⁹. Ce sujet, né du cogito cartésien, était au prise avec un Autre, le dieu des philosophes, « qui-peut-tout²⁰ », et donnera le sujet de la science. « L'Autre est si puissant, il peut tellement tout, qu'il ne peut pas mentir.²¹ » Il est totalement prévisible et il est au fondement de la science. Du coup, il se tait et nous laisse tranquille. On a là une figure de l'Autre incarné à l'occasion par l'analyste – par son silence – qui promeut la vérité, certes cachée et à faire advenir. Le structuralisme et ses lois du langage en sont les outils principaux.

La théorie du genre, est liée au Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob, un dieu désirant, qui lui impose tout.

À partir de son livre, Eric Marty – et des commentaires qu'il a pu en faire ici et là avec JAM, mais aussi ailleurs – on peut dire que Judith Butler va lire les structuralistes français, en s'appuyant sur le travail du linguiste anglais John Austin : « Quand dire, c'est faire²² », pour mettre au point un performatif, qui assigne le sujet – « sujet » entre guillemets, nous verrons que ce n'est pas le nôtre – sujet soumis à un langage, un Autre qui, là aussi dans un premier temps le détermine (au sens d'un déterminisme fort.)

Rappelons qu'Austin présente sa thèse du performatif en 58, au colloque de Royaumont, celui-là même où Lacan a présenté la *Direction de la Cure*.

Butler, indique E. Marty, fait une « prodigieuse extension » des énoncés performatifs qui de fait sont à l'origine de la « fabrication sociale des genres²³ ». Tous les énoncés accomplissent une action normative. La machine à fabriquer des normes est totalisante, complète, non trouée.

A partir de cet Autre complet, comment peut naître un « sujet » butlerien ?

La société impose donc par son discours des normes sociales et parmi ces normes des normes d'exclusion. Butler va produire un performatif à sa main, à partir du premier amendement des États-Unis : la liberté d'expression (*speech*) ne peut être entravé sauf si elle a pour conséquence une action, une conduite (*conduct*), qui elle peut être répréhensible²⁴. Il peut y avoir des représentations, comme des films, qui peuvent être jugé comme des conduites (la pornographie) parce qu'elles les provoquent, et au contraire, des conduites qui n'en sont pas²⁵.

Pour Butler composer un performatif qui produit une exclusion, une conduite, s'appuie sur un usage de la forclusion tout à fait personnel. Pour nous, un élément est exclu/forclos du symbolique – le signifiant phallique n'opère pas ! Et fait retour dans le réel.

Ce qui est forclos pour elle, ce n'est pas un signifiant – ce serait plutôt une identité –, c'est ce qui est exclue dans la langue commune du champ social et qui, en retour, va faire le socle d'une identité.

19 Pour Pierre Zaoui, philosophe le 2nd, Lacan est celui de Spinoza, le premier étant celui de Descartes.

20 p. 6

21 *Ibid.*

22 *How to do Things with Words*, 1962 John Austin

23 E. Marty, p. 52.

24 E. Marty, p. 65.

25 E. Marty donne l'exemple d'un groupe ayant brûlé une croix gammée devant une maison de noirs qui a été considéré comme un discours.

« L'exclusion est toujours pour Butler, dit E. Marty, un processus de construction²⁶. » C'est ici que semble se situer le nœud de la confusion, telle que je l'ai compris, en confondant la forclusion avec la *spaltung*, la division sur le sujet, cette barre que Lacan met sur le sujet, sujet qui est divisé du fait même de son entrée dans le langage par la porte de la métaphore paternelle.

Lisons J. Butler, « On retrouve quelque chose de très proche de cette forclusion primaire [*primary foreclosure*] dans des situations politiques traumatiques (Assignation/injonctions, normes) [*traumatical political occasions*] lors desquelles un sujet qui voudrait parler voit sa parole entravée par le pouvoir même qui vise à protéger le sujet de la dissolution [*its own dissolution*]²⁷ »

« La parole [entravée] du discriminé » qui, en l'insultant l'exclu, forclot une identité en puissance, mais se retourne dans le même temps pour la faire émerger. C'est le queer, qui fait de l'insulte une identification ... mais dira Butler, pour produire à son tour des normes. Ce qui fait dire à JAM qu'on « trouve toujours plus *gender* que soit ».

Cet Autre absolu, au désir sans borne, Dieu d'Abraham...

Cette « prodigieuse extension » (E. Marty) des énoncés performatifs construit un Autre du langage qui incite Miller, en 2021, à qualifier cet Autre²⁸ d'absolu – il pourrait être alors proche du Dieu des philosophes²⁹ que j'évoquais tout à l'heure –, mais à l'inverse, il n'est en aucun cas silencieux. C'est un Autre « sociétal » qui dans un premier temps dicte, vous assigne et vous impose une inscription normative.

Assigner et imposer, c'est la marque même d'un Autre désirant, à l'occasion l'autre face de l'analyste, que Miller identifie au Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, dans sa théorie du partenaire qui, dans ses cours de mars à juin 97, complète sa théorie du sujet. Ce qui nous différencie de Butler est le fait qu'elle pousse cette idée à faire de la langue un lieu entièrement occupé par un Autre sans trou, qui dicte tout.

La conséquence est que là où pour nous, le sujet advient, émerge, se fait sa place dans l'Autre troué, où il a « à jouer sa partie³⁰ », de son côté, il est fabriqué par « la puissance d'agir discursive du pouvoir.³¹ »

...qui pourrait faire disparaître la liberté

Cela pousse JAM dans son dialogue avec E.M. à évoquer que la liberté pourrait disparaître. De notre côté, il n'est pas certain que nous nous avançons à dire que nous sommes des êtres libres. On se rappelle que *la liberté est la limite de la folie*. Ni Butler, ni Lacan ni Miller ne sont dupes de la liberté. Néanmoins JAM voulait nous indiquer quelque chose qui n'est pas sans lien avec une certaine idée des totalitarismes en acte dans ce qui émerge actuellement des discours revendicatifs entendus ici et là.

26 p. 67.

27 Butler dans *Le pouvoir du mot*, citée par E. Marty, p. 67.

28 L'Autre qui n'existe pas peut être celui des philosophes de la conscience, ou les neuroscientifiques, mais aussi les AE.

29 D'ailleurs Miller fait référence à Spinoza et son dieu qui l'a bouclé, p. 20. LQ 927.

30 Théorie du partenaire.

31 E.M. p. 69.

L'espace du sujet, de l'individu, devient purement interactionnel et comportemental – la langue apparaît réduite à sa dimension de communication unidirectionnelle : de l'Autre absolu vers l'individu – il agit en ne cessant d'être soumis à des normes et en particulier l'hétéronormativité.

Écoutons J. Butler qui confirme cette vision totalisante.

« J'imagine qu'on peut dire que je défends l'idée que le genre est une construction sociale mais il y a beaucoup de débats sur ce que signifie la construction sociale. Ça peut signifier que c'est faux, artificiel, une sorte de fiction, mais en fait ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire que les normes qui nous régissent dans la société sont en réalité très profondes, qu'elles commencent dès la naissance, voire avant. Les gens ont déjà des attentes genrées vis-à-vis de nous avant que nous ne naissions, et ces normes sont répliquées dans la société et subissent des évolutions. Mais ces normes ne sont pas fausses, elles nous aident à organiser nos vies et à comprendre notre vécu. Dire que le genre est orchestré par les normes sociales n'est pas un point de controverse. »³²

L'original « n'existe pas »

Il y a une injonction à se conformer, à imiter un idéal dont l'original « n'existe pas ». Pas d'essence de la féminité ni de la masculinité. Cette imitation qui se rejoue dans des actes, des mises en jeu des corps, « ne cesse d'actualiser, de reproduire », de répéter cette construction du genre. Le propre de la norme – et on retrouve son caractère totalisant – est que à force de répétition, l'impression est donnée à celui qui la subit, qu'il s'exprime lui-même, « que son genre s'exprime spontanément dans l'expression de son corps.³³ »

Quelle marge de manœuvre pour le « sujet » butlérien

D'où la question : quelle marge de manœuvre pour le « sujet » butlérien qui semble en proie à un déterminisme absolu ?

Face à la généralisation du performatif, l'espace d'expression d'un humain semble inexistant. J. Butler, explique E. Marty, va s'appuyer sur le dernier travail de M. Foucault *La volonté de savoir* (1976), dans laquelle la positivité des normes est mise en avant. En effet, là où la psychanalyse s'appuie, selon elle, sur une « fascination pour l'échec propre au structuralisme » – l'acte manqué, le lapsus, la forclusion – même mal lue –, jusqu'au fameux « il n'y a pas de rapport sexuel » dit à l'occasion E. Marty, tous ces termes ont une dimension négative ou déficitaire que le dernier enseignement de Lacan fait disparaître –, la théorie du genre oppose « la positivité des normes³⁴ »

Ne pas réduire l'expression d'un genre à une simple construction

Ce qui apparaît comme un déterministe rigide est alors effacé par l'ouverture d'un espace d'invention, « une invention de soi » précise Catherine Malabou, sans pour autant réduire le genre à une simple construction, où il suffirait de se présenter, de s'habiller autrement pour endosser un autre genre. D'ailleurs cette réduction a conduit à un malentendu à l'origine de son succès : le genre serait une pure performance qui les rend tous accessibles.

32 France culture

33 [Michel Feher](#) Philosophe, co-fondateur de la maison d'édition new-yorkaise "Zone Books".

34 *Ibid.* p. 70.

Construire son genre dans la répétition incessante de sa construction toujours ratée

S'il y a des normes et des injonctions, comme le dit Butler plus haut, il est difficile de ne pas s'y soumettre. Mais c'est parce que « l'identification au genre n'est jamais réussie.³⁵ » qu'il faut la répéter sans cesse. Les normes deviennent malléables, flexibles et peut alors apparaître de la différence dans la répétition. En particulier la répétition montre qu'on ne se conduit pas *normalement*, mais en *se conformant* aux injonctions et aux normes. Pointons ici que *quelqu'un se conforme* et fait apparaître une possibilité d'agir. Précisément, si le mot *act* en anglais est traduit dans *le sens d'une action*, il fait aussi référence au jeu surjoué d'un acteur, jeu avec les normes qui a pour effet de les modifier. On voit alors s'ouvrir une différence entre le performatif et la performance. S'ouvre la possibilité de considérer la positivité des normes indiquée par Foucault. Cela en passe par un changement de la langue.³⁶»

Plusieurs points à partir de là :

1. **Distinguer le genre comme norme // du genre comme performance et performatif.**

L'un est la production d'une norme que Butler veut dénoncer dans *Trouble dans le genre*. Un genre devient une nouvelle norme toujours à égaler : Ex. Le mariage gay. Pour Eric Fassin, qui a préfacé un des livres de J. Butler, à partir du moment où les normes fondent le genre et donc s'immisce dans l'intime, et bien le politique vient le réguler, le politique vient le légiférer. La loi donc se teinte de la norme d'où les demandes de législation omniprésentes. La place des hommes et des femmes – de la *fluidité* – est donc négociable et par conséquent entérine l'effacement de la différence des sexes.

(Une remarque est un peu connexe : l'intime est nécessaire à la psychanalyse.) La frontière devient de plus en plus ténue entre l'intime et l'espace public. L'espace où se rejoue/déjoue/construit ses normes, est une espace intime qui s'expose.

1. Les verts à Lille en début de campagne pour les municipales se sont présentés sur twitter par leur mode de jouir : On donne son prénom, son nom, son job et son mode de jouir.
2. Marie-Hélène/Sam Boursier, universitaire lilloise³⁷, première lectrice de Butler en France le dit clairement : l'intime ne l'intéresse pas³⁸. C'est loin d'être une position générale. On est plus du côté du genre dans une articulation performance / performatif.

2. Nous devons ajouter **le genre comme mode de jouir**, de façon presque illimitée, qui lui vient en lieu et place du partenaire sexuel qui n'existe pas. Ce que montre Miller en 97 est précisément que ce partenaire absent est remplacé par le symptôme. Encore faut-il avoir un symptôme, c'est à dire, vouloir *reconnaître* l'absence d'un rapport sexuel. A chaque mode de jouir son partenaire-symptôme. « Raison de plus pour inventer des genres

35 *Ibid.*

36 [Catherine Malabou](#), philosophe, professeure de philosophie au « Centre for Research in Modern European Philosophy » à l'Université de Kingston au Royaume-Uni

37 [Sam Boursier](#), Activiste queer et sociologue, maître de conférences à l'université Lille III, fondateur du collectif Le Zoo.

38 <https://www.maisonpop.fr/audio/mp3theorie/TheorieQueer02.mp3>

encore et encore, mais rien ne pourra effacer les raisons de cette nécessité. Nécessité du symptôme à tenter de colmater la brèche du sexuel » indique J. Pierre Deffieux dans LQ.

3. **On trouve chez J. Butler une opposition à un essentialisme du féminin (point que nous partageons.)**

« La théorie féministe, dit J. Butler, a presque toujours tenu pour acquis qu'il existe une identité appréhendée à travers une catégorie de "femmes" qui non seulement introduit les intérêts et les buts féministes dans le discours, mais définit également le sujet pour lequel la représentation politique est recherchée » (J. Butler dans *Trouble dans le genre*). Au fond, certaines féministes ont une idée de **la** femme.

Quand nous évoquons la différence des sexes, ce que Miller retrace en 97 dans un commentaire des formules de la sexuation, il fait valoir la multitude du côté pas-tout dans la névrose, mais réfère donc au point d'appui phallique, du signifiant phallique. En revanche, sans la boussole phallique, le sexuel n'est appréhendé qu'avec l'habit imaginaire et nous fait entendre qu'il ne s'agit pas de deux sexes, mais d'une multitude de plus-de-jouir.

« Il nous faut aussi interroger le statut réel des utopies du rapport sexuel qui nous sont présentées dans les discours qui courent, avec leur dimension de « folie » nous dit Eric Laurent dans LQ 929.

La femme n'existe pas est bien plus éloignée d'une identité féminine supposée, plus ou moins promue par une branche du féministe, que *les identités mouvantes*. Par ex. les *butch* : identité non-hétéro-normative décline masculinité féminine et n'est pas une norme hétérosexuelle. D'où la différence entre deux féminismes... l'un est hétéronormatif (pro-sexe) et l'autre non.

4. **A propos du corps.**

J. Butler : « Le problème de cette distinction entre sexe et genre est devenue claire pour beaucoup d'entre-nous. Le fait est que le sexe n'est pas un fait pur, mais qu'en même temps cela ne soit pas non plus une pure construction culturelle. Il n'y a pas lieu de le confondre, c'est-à-dire de supprimer ou de dissoudre la distinction sexe et genre et de confondre le sexe dans le genre. Il y a deux erreurs qui sont en cause. D'une part une erreur qui relèverait du positivisme, où l'on pense qu'on peut connaître le corps et le sexe du corps et une autre erreur qui relève d'un idéalisme culturel où on réduirait le corps à un pur affect. Il me semble que aucunes de ces deux positions fonctionnent. Il y a toujours une négociation à assumer, à pratiquer entre une matérialité du corps non connaissable comme positivisme et puis des affects, une dimension affective et culturelle. »

Pour finir

Quelles cordes de ces thèses remaniées, relues, résonnent avec la subjectivité de notre époque ?

« Que veut dire, dans notre époque des lobbies associatifs, de groupes militants, une volonté de procéder *une par une* ? C'est d'abord refuser de se réduire à être l'instrument d'un impératif venu d'ailleurs, de celui qui s'adresse à nous. C'est aussi préciser les articulations du symbolique, de l'imaginaire et du réel qui constituent un sujet, en dehors des classifications rigides existantes que le sujet, dans sa singularité, déplace toujours. »

« Dans cette perspective, le mal vient de l'Autre. Ils n'arrivent pas à inclure leur corps dans une société transphobique. C'est-à-dire une société qui a des exigences hétéronormées rigides pour chacun. »

« Il nous faut appuyer les demandes de non-discrimination des trans, sans que cela implique de nous réduire à une position d'instrument, d'enthousiastes des nouvelles militances d'abolition de la différence des sexes. La jouissance *trans*, conçue comme un tout fermé sur une identité close, implique une revendication. Chaque tout veut se faire admettre à l'égal des autres. Soutenir la non-discrimination n'est pas du même ordre que soutenir la revendication sans réserves. E. Laurent. LQ 929